



Dossier

Animaux en scène

ARIANE FONTAINE **BRIDES ET FURIES** La figure chevaline chez Wim Vandekeybus et Manon Oligny

Depuis le début des temps, les animaux font partie de l'art : source d'inspiration, matière à réflexion, traces mémorielles, moyens de communication... Leur mise en scène, quelle qu'elle soit, inscrit un questionnement et un désir d'aborder et de comprendre le monde, l'être dans ses ambiguïtés. Les présences animales en danse sont nombreuses, et ce, à toutes les époques et dans les différents styles. La figure du cheval apparaît d'ailleurs inspirante, sa palette de symboles et de représentations est vaste. Animal employé et respecté de l'homme, il l'assiste traditionnellement dans son travail, son labeur quotidien. Il assure en outre son transport ; il conduit celui qui le monte, par nécessité ou par plaisir, à travers les contrées claires ou obscures de la vie. Sa force cinétique, sa capacité de portée, sa solidité, sa fidélité, mais aussi sa nature sauvage, avide d'immensité, font du cheval une figure complexe et dotée d'une présence qui fascine ou inquiète, d'un fort pouvoir d'évocation.

Dressé ? Le cheval peut-il l'être totalement ? Entre l'asservissement et la liberté, il galope avec grâce et véhémence. La danse, aussi mobilisée par cette tension entre le contrôle et le laisser-aller, puise dans ce réservoir de rythmes et d'instincts qui remuent et meuvent les corps. Deux œuvres, présentées à Montréal en avril 2008, mettent en scène cette figure chevaline : *Spiegel* du chorégraphe belge Wim Vandekeybus et *l'Écurie* de la Québécoise Manon Oligny.

CI-CONTRE
Serge Langlois, *Ballerine à tête de cheval*.
Techniques mixtes.

AU TROT, AU GALOP : PARCOURIR L'HORIZON

Sur l'invitation de Danse Danse, Ultima Vez présentait, au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts, *Spiegel* (« miroir »), une œuvre rétrospective du parcours artistique de la compagnie flamande fondée en 1986 et dirigée par Wim Vandekeybus. Rassemblant les extraits de pièces antérieures comme autant de bouts de verre cassé, le chorégraphe agence sans chronologie des segments remaniés (raccourcis, fondus et enchaînés) d'œuvres de cette compagnie qui reflètent une démarche vertigineuse et intense, dont le souffle immense semble résonner au-delà des années. La danse, sorte de *patchwork* pourtant loin d'être décousu, sans intermission et ficelée par une énergie explosive, met en scène neuf interprètes (Laura Arís Alvarez, Konstantina Efthimiadou, Elena Fokina, Robert M. Hayden, Germán Jauregui Allue, Jorge Jauregui Allue, Ulrike Reinbott, Manuel Ronda et Helder Seabra) qui s'élancent, s'attirent, se repoussent, se jettent et se rattrapent sans répit. Le hasard et le risque – thèmes chers au chorégraphe – font naître des explorations formelles extrêmes, telles des épreuves de vie et des plongées vers les décombres d'un monde intime.

Inspiré depuis toujours par le mouvement des animaux et leur charge pulsionnelle puissante, Wim Vandekeybus, ce fils de vétérinaire, s'amuse littéralement dans les représentations mont-réalisées de *Spiegel* à trotter d'un bout à l'autre de la scène entre les séquences haletantes (sans doute un clin d'œil à une scène hippique de *In Spite of Wishing and Wanting*, créé en 1999). Ajout ludique, la figure du cheval relie les segments chorégraphiques de ses coups de talons dans le sol : elle consolide une démarche rebondissante et accidentée, symbolise l'instinct et le « dressage », la maîtrise nécessaire des corps face au danger imminent. À la fois l'animal qui transporte les interprètes vers l'œuvre et le cavalier qui dirige et tient les rênes d'un parcours créateur qui orchestre forces, poids, roulades, accroc et piétinements, le chorégraphe prend plaisir, on le sent bien, à galoper, à hennir, à se cabrer, à se métamorphoser. Ses cabrioles et ses ruades ouvrent l'horizon de la danse, conjuguent les extraits, les éclats qui composent cette pièce illustrant les chemins hasardeux et volcaniques empruntés par la compagnie. De nouveaux motifs, de nouvelles perceptions se révèlent pour le plaisir et la vivacité de chacun, du mouvement et de l'histoire.

La traversée de cet étalon, sorte de rituel réjouissant qui dénote un cycle, participe à un travail de réminiscences, de reviviscence continuelle. Entre les phrases déchaînées, les gestes périlleux, les sauts brusques et la pétérade des interprètes, les galopades de l'animal permettent un certain relâchement de la tension en même temps qu'elles relancent le mouvement... jusqu'à ce que l'ardeur happe nos corps à vif. En selle, Wim Vandekeybus nous transporte à travers un paysage de chutes, de palpitations, de pentes raides.

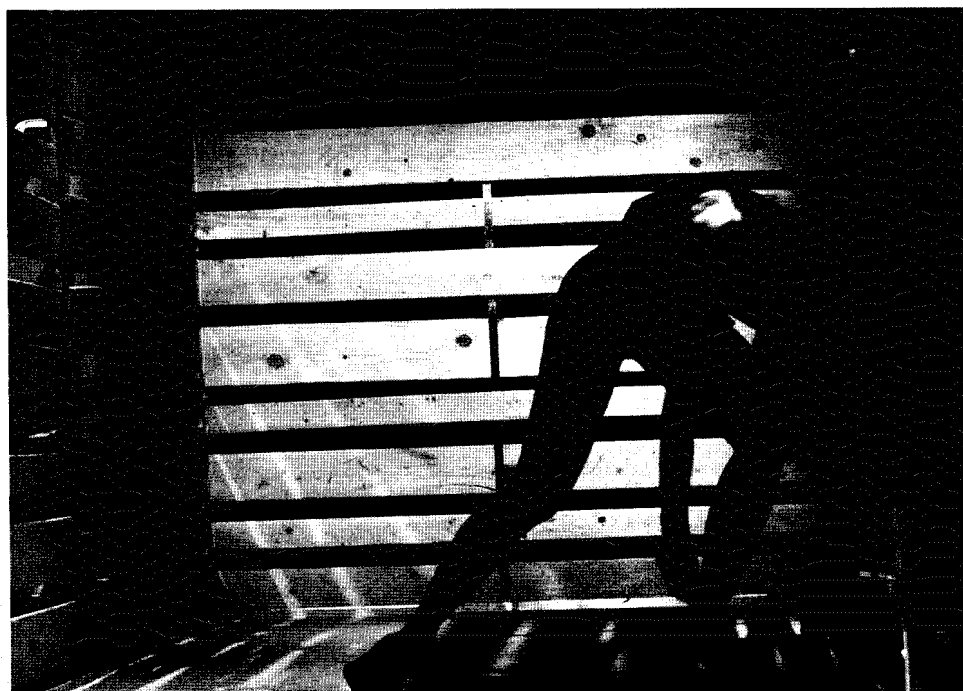
BRISER LES CHAÎNES

Manon Oligny, pour sa part, pousse encore plus loin ses explorations incisives sur la féminité, sa réflexion sur la représentation ambivalente de la femme : enchaînée et farouche. Un an après avoir présenté *Pouliches* à Tangente, un solo interprété par Anne-Marie Boisvert, la chorégraphe nous invite dans son *Écurie*, une installation multimédia prenant place à la Société des arts technologiques. Les trois interprètes, les juments de cette *Écurie*, Anne Le Beau, Karina Iraola et Sophie Corriveau (en remplacement de Mathilde Monnard, blessée), se ruent et piaffent dans leur stalle de bois, formée de trois murs et donc ouverte au regard, au malaise et au saisissement des spectateurs qui se promènent et visitent les lieux. Les trois box craquent sous les coups tumultueux de pattes, de tête, de ces juments qui s'ébrouent avec foudre dans leur lutte (avec elles-mêmes ?), leur désir de liberté. Incarnant la femme dans ses rôles excessifs de séductrice, d'objet sexuel, d'hystérique, d'indomptable, les danseuses s'accrochent, se pendent aux lattes de bois et s'écorchent. Des fragments poétiques écrits en direct par l'auteure Nelly Arcan sont

projetés et défilent en haut des stalles. Un champ de course, une performance équestre, une compétition sportive (une autre préoccupation de la chorégraphe qui présentait en 2006 *l'Éducation physique*) prennent alors forme. Les paris sont lancés.

Dans une gestuelle urgente, rude et charnelle, les interprètes, leur crinière empoussiérée et en nœuds, sont portées à la rencontre d'un état limite, aux abords de l'érotisme et de la douleur. Une délivrance au prix sacrificiel. Les mots comme les talons hauts, comme les sabots, tourbillonnent, s'entrechoquent, marquent les élans de ces juments soumises aux qualifications. Les métaphores empreignent la chair. Un petit recueil d'histoires proposées également par Nelly Arcan, *les Juments de l'Écurie : trois femmes de marque*, est remis aux visiteurs. Ces impressions, ces secousses poétiques entraînent le mouvement vers des récits de provocation, de mysticisme, de parure, de purgation, de cicatrice, de querelle, de vengeance, etc. Les figures chevalines, débridées, tourmentées, ébranlent ici les codes, les structures identitaires. La dualité entre la domesticité et l'affranchissement est vive. Aussi vive que la tempête à l'œuvre dans le féminin.

La figure chevaline, par son caractère imprévisible, génère une tension entre maîtrise et liberté, qui se déploie tantôt par le jeu, tantôt par la fureur qui pousse les corps aux quatre vents, tantôt par une traversée scénique et artistique, tantôt par une restriction spatiale, tantôt par une forme de virilité, tantôt par une féminité fougueuse. Elle permet l'élan, le risque, le transport incertain de l'être par-delà ses propres barrières. Des pulsions émergent, se déguisent ou s'enfièvent. La danse s'élabore ainsi, d'un geste à l'autre, d'un relief à l'autre, elle ouvre les frontières, elle nous débusque avec sa force cinétique. Un instinct sauvage mais façonné, un écho marquent son passage à travers le monde et ses obstacles. ■



L'Écurie, installation multimédia de Manon Oigny, présentée à la Société des arts technologiques.
Sur la photo : Karina Iraola. © Nicolas Ruel.